



Soirée préparatoire au Congrès de l'AMP « Un réel au XXIème siècle »

Ça se passe à Rouen, vendredi 21 février à 20h30 !

Questions à Hélène Bonnaud

Marie-Hélène Doguet : Tu soulignes dans ton texte « Dire/écrire » (paru dans Scilicet) qu'une psychanalyse vise à rendre « lisible » le symptôme. Ceci suppose deux dimensions qui se nouent : ce qui se dit et ce qui s'écrit dans une psychanalyse. Le symptôme cherche à dire et ne dit pas – il s'agit de le déchiffrer comme un texte inconscient, ce qui suppose que la parole puisse s'écrire en une « chaîne de lettres », une chaîne de SI. Il s'agit là d'une « écriture dans la parole » qui révèle la vérité du symptôme. Mais cette vérité relève du pas tout : elle ne peut que mentir sur le réel du symptôme. C'est là que tu proposes de serrer ce réel par une autre écriture : celle d'un SI qui est venu percuter le corps « par effraction », y laissant une marque, un « effet d'écrit » qui ne cherche pas à dire mais qui se réitère. C'est ce qu'il s'agirait « d'arracher » « au réel où s'est écrit le symptôme ». Dans un autre texte, tu écris que ce réel n'a pas de sens mais qu'il a une logique. Ma question est la suivante : comment passe-t-on de « l'écriture dans la parole » à « l'effet d'écrit » dans le corps ? Y a-t-il un rapport logique entre les deux ou un non-rapport ?

Hélène Bonnaud :

L'analyse est un long trajet car même si la levée du refoulé a une limite, elle semble illimitée. C'est cette modalité de la limite et de l'illimité qui m'intéresse parce qu'au fond, ce qui s'écrit dans la parole concerne un écrit déjà là, qui était déjà là et que l'analyse permet de lire. Les traces de cette écriture se retrouvent dans le travail de déchiffrement qui consiste à lire le texte caché derrière ce qui se dit. Tous les moyens mis en œuvre dans une analyse tels les lapsus, les oublis, les rêves, les actes manqués sont des moyens de s'introduire dans cette zone du refoulé. Si cela prend du temps, c'est le temps qu'il faut pour chercher la cause du symptôme, le temps qu'il faut pour l'admettre et l'ordonner. En effet, contrairement aux autres formations de l'inconscient, le symptôme se caractérise par sa permanence. Il se répète, et il fait souffrir. Tant qu'on est pris par le sens, et le désir de savoir, on reste dans cette logique signifiante, dans une logique parfois paradoxale, qui soulève bien des questionnements car nous partons de l'énigme que constitue notre propre symptôme pour nous-mêmes.

Lacan indique dans la Proposition du 9 octobre que « le savoir s'articule dans une chaîne de lettres si rigoureuses, qu'à la condition de ne pas en rater une, le non-su s'ordonne comme le

cadre du savoir. »¹C'est pourquoi il a inventé la passe à ce moment précis où il pense que la fin de l'analyse, c'est en quelque sorte, ce non-su qui s'est ordonné et qui peut se transmettre. La conséquence de la traversée du fantasme en est le point où s'atteint ce moment de destitution du sujet et de chute du sujet supposé savoir.

Aujourd'hui, comme l'a souligné Jacques-Alain Miller dans son cours « L'être et l'Un », les analyses sont menées au-delà de la traversée du fantasme. Elles se poursuivent parce que la répétition fait butée au savoir. Elle est pure jouissance de ce qui ne change pas. Une fois dénudée par les tours du dit, il reste l'os qui ne se résorbe pas. C'est une des définitions du réel. Le réel c'est ce qui revient toujours à la même place, a dit Lacan.

Or la jouissance se lit entre les lignes, elle ne s'attrape pas dans le sens. Elle est opaque au sens. Alors ce qui s'écrit de la jouissance, c'est le réel en ceci que la jouissance ne ment pas, ne se dit pas et reste à la même place.

Lorsque Jacques-Alain Miller propose de séparer l'être de l'existence et qu'il y corrèle d'un côté le sens, de l'autre l'écriture, il me semble que cette séparation vaut comme un non rapport entre les deux, une coupure radicale. Le sens renvoie toujours à une trace alors que le Un d'existence tient à un effet d'écrit et non de signification.

S'il y a une logique entre les deux, elle est contingente.

Pour moi, elle a été logique en ceci que la découverte du S1 *jeter* est venue percuter le corps dès le début de la vie. Si je le considère comme un écrit primaire, c'est parce qu'il était oublié, qu'il était coupé d'un S2, et que sa répercussion dans le corps était restée, malgré mes longues années d'analyse, non seulement hors sens mais déconnectée de toute possibilité d'en dire. C'est une écriture d'existence, parce que comme écriture, elle n'est pas corrélée à l'Autre. Elle est écriture d'avant l'Autre. C'est le Un qui s'imprime dans le corps, avec l'effet de jouissance qui est toujours resté opaque pour moi, et surtout qui n'a jamais pu trouver à s'interpréter dans l'analyse. Pourquoi ? Eh bien, il me semble que l'absence de retour du refoulé que constitue le S1 est la marque même de l'existence. C'est un écrit qui ne pouvait se dire, et a fortiori, se lire. C'est pourquoi sa percussive dans le corps s'est marquée de l'itération d'un décrochage du corps, auto-jouissance du corps éjecté qu'il faut toujours rattraper.

Pour que malgré tout, ce S1 finisse par se dire, il a fallu l'intervention de l'analyste qui a entendu dans la phrase « mes parents n'ont jamais parlé de moi avant ma naissance », une forme étrangère, une sorte d'isolat propre à l'écriture d'un dire qui porte sur le réel, non pas de l'être du sujet, mais de ce qui s'est écrit avant qu'il ne soit né, proprement du côté de l'écriture de l'existence.

En coupant la séance sur ce dit, il a fait vaciller l'intention de dire qui prévaut toujours pour faire entendre là où pour le sujet, il n'y avait pas eu de connexion à l'Autre. Il s'agissait certes d'une dénégation qui vient justement démontrer à quel point la phrase paternelle était passée sous le dessous du refoulé. Elle s'était écrite mais elle était restée hors sens. La connexion

¹ Lacan J. « Proposition du 9 octobre », *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001.

entre la phrase « mes parents n'ont pas parlé de moi avant ma naissance » et la phrase paternelle était coupée. C'est là qu'il y a eu lecture de ce qui s'était écrit comme trace laissée sans effet de sens. Il a fallu une contingence incroyable pour que cet énoncé surgisse et qu'il puisse entraîner avec lui que le réel de l'éjection du corps puisse trouver sa causalité réelle dans ce dernier moment de l'analyse.

L'arrachement du réel répond à ce S1 tout seul qui, du fait qu'il n'a pas pu se lier à un S2, s'est répercuté dans le corps sous la forme de l'éjection. Cela se passe hors signifiant, c'est dans le corps que ça se passe. Le corps est l'Autre du signifiant.

Il est logique en ceci que la phrase paternelle est un S1 tout seul qui a percuté le corps de l'enfant dont l'itération marquera pour toujours la jouissance aléatoire et incompréhensible pour le sujet.

Marie-Hélène Doguet : Peux-tu nous dire quelque chose de l'effet en retour de cet arrachement sur ta pratique ?

Hélène Bonnaud : Il est difficile de savoir quel est l'effet de cet arrachement sur ma pratique. Je pense qu'il y a un effet d'apaisement lié la fin de l'analyse, au tourment qu'aura été pour moi, de finir mon analyse de façon qui me satisfasse. L'apaisement ne veut pas dire que ma pratique a changé. L'effet est lié à un dégagement par rapport à mon propre parcours analytique, un vidage d'être qui laisse un sentiment de plus de liberté dans l'usage des semblants dans le maniement des cures que je dirige, une plus grande légèreté ou plus encore, un sentiment d'être là où je dois être, ce qui est un gain de mon analyse.

J'ai aussi l'idée aujourd'hui que l'analyse a une fin. Pendant longtemps, j'en ai douté. Je peux à présente mener des cures où le symptôme comme réponse du réel m'apparaît comme ce qu'il faut, non pas résoudre, mais faire advenir comme l'os de l'expérience.

J'en sais davantage sur comment serrer, cerner le réel du fait de mon expérience propre.

Marie-Hélène Doguet : Est-ce que ça changé quelque chose sur la façon de lire le réel du symptôme d'un analysant ?

Hélène Bonnaud : Oui, c'est inéluctable. Le réel, dans ma propre analyse, j'ai voulu quasiment croire que je pourrais le résorber à force de tourner autour de ma jouissance et d'en resserrer la modalité. Pendant longtemps, j'ai cru que la jouissance pourrait se résoudre dans le symbolique. Admettre que l'opération analytique ait un reste n'est pas si simple quand on veut croire à l'inconscient. Il faut d'une certaine façon renoncer à la causalité inconsciente, renoncer au savoir, renoncer au sens, renoncer à l'amour de la parole. S'affronter au réel, c'est s'aventurer dans les aspérités de ce qui s'écrit sans que le sujet le veuille, ce qui est difficile à supporter.

Lire le réel du symptôme d'un analysant, le problème n'est pas de le lire soi-même, c'est que lui-même arrive à le lire. Bien sûr, l'analyste a à devancer l'analysant dans la façon dont il entend l'analysant mais finalement, ce qui me frappe, c'est la difficulté à déranger la défense quand le sujet ne veut rien en savoir. La jouissance est finalement rebelle au changement et ce

que J.-A. Miller appelle l'écriture primaire n'est pas lisible comme un texte caché qu'il faudrait interpréter. Il s'agit d'aspirer l'air, l'R du réel, propre à chacun, d'en faire sourdre ce qui en ferait l'aperçu, d'en dénouer le fait. C'est aussi une question de temps. Il faut un consentement à cette lecture et faire une part à ce qu'on appelle la contingence pour saisir l'écriture de la racine de ce refoulement. C'est là que, en tant qu'analyste, on peut savoir qu'il y faut ce que pour ma part, j'ai appelé « une certaine ténacité à m'analyser ».